

# TREIZE ETOILES

7<sup>e</sup> année — N° 2

*Reflets du Valais*

Février 1957





# VERBIER

La station au soleil

Les pistes à l'ombre

1500 - 1800 m.

## Le télécabine de MÉDRAN

débit 450 pers.-h., alt. 1500 - 2200 m.

## le télésiège de SAVOLEYRES

(Pierre-à-Voir) débit 170 pers.-h., alt. 1590-2340 m.

## le télésiège des Ruineffes (2200 - 2350 m.) et le nouveau grand télésiège de Savoleyres

alt. 1930 - 2350 m., débit 300 pers.-h.

*vous ouvrent des horizons nouveaux*

**SKILIFTS** à la station. Départ à 1500 m., arrivée à 1785 m. Longueur 920 m. en trois tronçons.

**LE NOUVEAU TÉLÉSKI DE RANSOUS**, 1600 à 1785 m. — Débit 400 personnes à l'heure.

**PISTES DE SKI** nombreuses, dont trois entretenues et balisées.

**ÉCOLE SUISSE DE SKI**. 10 professeurs.

**PATINOIRE**. 1500 m<sup>2</sup>.

| HOTELS  |      |                    | PENSIONS                         |      |                   |
|---|------|--------------------|----------------------------------|------|-------------------|
|   | Lits | Propriétaires      |                                  | Lits | Propriétaires     |
| Sport'Hôtel . . . . .                                     | 70   | A. Gay-des-Combes  | Farinet . . . . .                | 25   | G. Meilland       |
| Rosa-Blanche . . . . .                                    | 60   | Fellay-Howald      | Pierre-à-Voir . . . . .          | 20   | Imboden           |
| Alpina . . . . .  | 50   | Meilland Frères    | Catogne . . . . .                | 18   | Corthay-Gross     |
| de Verbier . . . . .                                      | 46   | E. Fusay           | des Touristes . . . . .          | 18   | Vaudan            |
| Mont-Fort . . . . .                                       | 45   | Genoud             | Rosalp . . . . .                 | 15   | R. Pierroz        |
| Grand Combin . . . . .                                    | 40   | E. Bessard         | Bellevue . . . . .               | 12   | A. Luisier        |
| L'Auberge . . . . .                                       | 40   | R.-A. Nantermod    | Besson . . . . .                 | 12   | Besson Frères     |
| Poste . . . . .   | 35   | A. Oreiller        |                                  |      |                   |
| Central . . . . .   | 30   | F. Guanziroli      | <b>HOMES</b> (Pensionnats)       |      |                   |
| Restaurant du Télésiège de Savoleyres (2350 m.), dortoirs |      | G. Pierroz         | Institut La Bretenière . . . . . | 20   | M. et Mme Balland |
| Restaurant du Télésiège de Médran (2200 m.) . . . . .     |      | A. et H. Michellod | Clarmont . . . . .               | 20   | L. Vuille         |
|   |      |                    | Pathiers . . . . .               | 12   | J. Besse          |
|   |      |                    | Les Ormeaux . . . . .            | 7    | Mlle Borgeaud     |

Bars - Tea-rooms - Epicerie - Boulangeries - Laiteries - Primeurs - Coiffeur - Cordonnerie - Bazaars  
Location de skis - Médecin

**PLUS DE 100 CHALETS LOCATIFS**

Renseignements complémentaires par le Bureau officiel de renseignements, tél. 026/7 12 50 ou 026/7 13 45



*Dans la chanson, Jean  
reconstruit un chalet  
plus beau qu'avant...*

*Dans la réalité, la*



*fera d'un habit usagé un costume neuf!*

Téléphone 2 14 64

## LOTÉRIE ROMANDE

*2 gros lots! le 2 mars*



Une bonne adresse pour vos opérations financières, la

## Banque Populaire de Sierre

Grande Avenue

Capital et réserves Fr. 2.283.000,—

Agences à **MONTANA** et **CRANS**



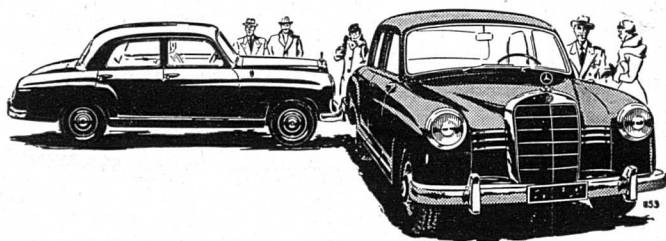
Passez vos vacances, votre week-end à

*Sierre* 540 m.

Lieu de séjour et centre d'excursions pour toute l'année.

Plage — Camping — Sports d'hiver

LIVRAISON IMMÉDIATE!



Modèles **MERCEDES-BENZ** 1957

Agence MERCEDES-BENZ  
pour le Valais

**Garage Lanz, Aigle**

Tél. 025 / 2 20 76

Les Usines Ford vous présentent  
la gamme de leurs voitures



|            |           |
|------------|-----------|
| TAUNUS     | 6 CV.     |
| TAUNUS     | 8 CV.     |
| CONSUL     | 8 CV.     |
| VELETTE    | 11 CV.    |
| ZEPHYR     | 12 CV.    |
| CUSTOMLINE | 18-20 CV. |
| MERCURY    | 21 CV.    |
| LINCOLN    | 25 CV.    |

Demandez une démonstration

DISTRIBUTEUR POUR LE VALAIS:

**GARAGE VALAISAN \* SION**

Kaspar Frères

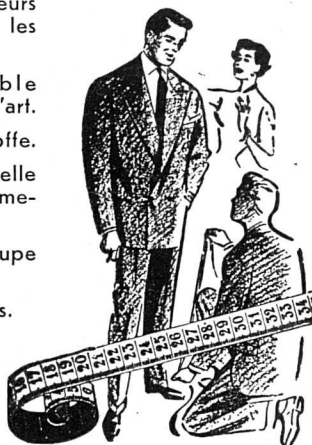
Téléphone 027 / 2 12 71

## INOMETRIC

**vous offre un costume de qualité**

dans le tissu de votre choix, fait spécialement pour vous et répondant à tous vos vœux. Ses avantages :

- ① Choix entre plusieurs coupes dans toutes les tailles.
- ② Essayage préalable dans les règles de l'art.
- ③ Libre choix de l'étoffe.
- ④ Exécution individuelle exactement à vos mesures.
- ⑤ Garantie d'une coupe seyante.
- ⑥ Livraison en 4 jours.



**INOMETRIC vous habille comme sur mesure mais au prix de la confection**

GRANDS MAGASINS

*Al'Innovation* S.A.

Succ. de Durrey frères Tel. 61855

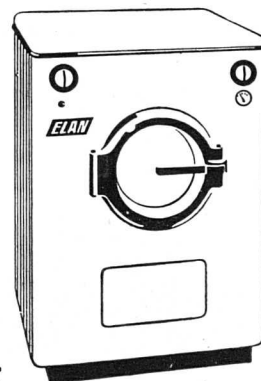
Siège social MARTIGNY

# Bruchez s.à.

MARTIGNY

**ELECTRICIEN  
SPECIALISE**

**GENERAL ELECTRIC**



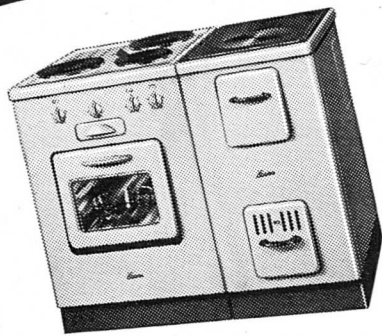
La machine  
à laver  
ELAN Automate  
remplace  
toute une buanderie

**ELAN** *Automat*

Demandez une démonstration sans engagement.  
Tél. 026 / 6 11 71 - 6 17 72



*Sarina*



**Cuisinières** électriques et combinées  
pour hôtels, restaurants et particuliers  
Installation complète d'ensembles  
de cuisine, avec frigo et armoire  
En vente chez

**Pefferlé & Cie**  
SION T.21021

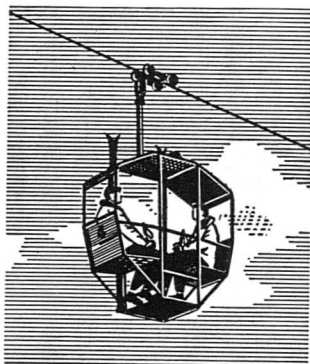
# BANQUE POPULAIRE DE MARTIGNY

Téléphone 026 / 6 12 75  
Chèques postaux II c 1000



Crédits commerciaux  
Crédits de construction  
Prêts hypothécaires et sous toutes  
autres formes  
Dépôts à vue ou à terme en  
compte courant  
Carnets d'épargne  
Obligations à 3 et 5 ans  
Gérance de titres

**Capital et réserves : Fr. 2 000 000,-**



# Giovanola Frères

S. A.

Constructions métalliques et mécaniques



**MONTHEY**

PONTS - CHARPENTES - CHAUDRONNERIE EN TOUS GENRES  
MÉCANIQUE - APPAREILS POUR L'INDUSTRIE CHIMIQUE - FUTS  
EN MÉTAL LÉGER POUR TRANSPORT TOUS LIQUIDES - TÉLÉSIÈGES  
CONDUITES FORCÉES

## Meubles de construction spéciale

sur demande, d'après les plans et dessins établis gratuitement par nos architectes. Devis et conseils pour l'aménagement de votre intérieur fournis sans engagement.

MEUBLES  
**Gertschen**

**Grande exposition permanente: MARTIGNY** Av. de la Gare **BRIGUE** Av. de la Gare

Confection Chemiserie Chapellerie



La maison de confiance établie à Sion  
depuis plus de cent ans

*Atelier de photogravure*

**REYMOND S.A.**  
*Lausanne*

Spécialisés depuis 1890 dans la belle illustration

*Banque Cantonale du Valais*

SIÈGE A SION

AGENCES ET REPRÉSENTANTS A BRIGUE - VIÈGE  
SIERRE - MARTIGNY - ST-MAURICE - MONTHEY  
ZERMATT - SAAS-FEE - MONTANA - CRANS  
ÉVOLÈNE - SALVAN - CHAMPÉRY

Paiement de chèques touristiques

Change de monnaies étrangères

Correspondants à l'étranger

Location de chambres fortes



# TREIZE ETOILES

*Reflets du Valais*

Février 1957 — N° 2

Paraît le 10 de chaque mois

RÉDACTEUR EN CHEF  
M<sup>e</sup> Edmond Gay, Lausanne  
Av. Juste-Olivier 9

ADMINISTRATION  
ET IMPRESSION  
Imprimerie Pillet, Martigny

RÉGIE DES ANNONCES  
Imprimerie Pillet, Martigny  
tél. 026 / 6 10 52

ABONNEMENTS  
Suisse : Fr. 12,— ; étranger : Fr. 18,—  
Le numéro : Fr. 1,20  
Compte de chèques II c 4320, Sion

## SOMMAIRE

Attente  
SOS, altitude 2263  
Treize Etoiles au ciel de janvier  
La dernière ascension  
de Klaus Imseng  
Tous en représentation  
Le Valais possède maintenant  
son Université populaire  
Découverte d'Evolène  
Les masques  
Thomas Platter  
La perce-neige  
La robe bleue  
Fable  
Treize Etoiles en famille  
En 2 mots et 3 images  
Une mort si lente  
Edmond Bille a quatre-vingts ans  
Aspects de la vie économique  
Un mois de sports

# ATTENTE

*Valais ! Pays du soleil...*

*Et Dieu sait si on en est fier.*

*Mais pour une fois, on se dit que tout de même il y en a vraiment un peu trop.*

*Vous souvenez-vous de l'histoire de ce pasteur qui, scrutant le ciel dont il était mécontent, s'écriait :*

*— Je ne voudrais nommer personne, mais j'en connais qui exagèrent.*

*C'est un peu ça, en somme.*

*Il a suffi de faire le tour de nos stations, en ce janvier fantaisiste, pour s'en rendre compte.*

*Toujours et partout, la même rengaine :*

*— Alors ?*

*— On l'attend.*

*— Faudra bien qu'elle arrive une fois.*

*Et « elle » n'arrive toujours pas.*

*Alors, on se bronze.*

*Et, cette année au moins, le truc de la plaque de chocolat glissée entre les lattes de madame ne sera pas péremptoire.*

*Pourtant, hier soir, le ciel s'est assombri.*

*Et puis, brusquement, il « en » tombe.*

*Oh ! légèrement.*

*Pas de quoi déclencher une avalanche.*

*D'ailleurs, c'est déjà fini.*

*— Ce sera pour demain, assure le facteur qui sent ses rhumatismes.*

*— Moi, j'y crois plus, avoue l'hôtelier, consterné... mais pas à ses clients, bien sûr.*

*— Bah ! surenchérit l'instructeur, optimiste, on en a assez pour travailler son « wedeln ».*

*Après tout, qui vous dit qu'à cette heure, elle n'est pas arrivée ?*

*Des paquets de neige, vous vous rendez compte !  
Souhaitons-le.*

*Claudio*

Couverture :

SOS, altitude 2263 ! Hermann Geiger vient d'atterrir

(Photo ASL, Lausanne)

# SOS

## ALTITUDE

### 2263

Ce fut le thème d'une opération de sauvetage en haute montagne filmée et diffusée aux quatre coins de l'Europe par la télévision romande. Cette opération mobilisa quelque cent personnes le dimanche 20 janvier dans la région du Mont-Lachaux, sur Montana-Vermala.

Le scénario de l'action : une avalanche s'abattait sur des touristes (l'un d'eux est emporté) et déclenchant le système d'alerte pour une opération de sauvetage en montagne avec tous les moyens possibles, notamment l'intervention du célèbre pilote des glaciers Hermann Geiger.

Tout se déroula comme prévu et les téléspectateurs européens purent suivre sur l'écran les phases d'un impressionnant secours en haute altitude. Le développement parfait de l'action leur fit vivre avec émotion un drame de la montagne, le courage des sauveteurs, le flair d'un chien d'avalanche immédiatement dirigé sur les lieux de l'accident et, finalement, le succès de l'entreprise.

« SOS, altitude 2263 », pour son caractère de vérité, a été l'objet de commentaires flatteurs dans la presse étrangère. « Télé-Magazine » n'hésite pas à écrire que « ce reportage était passionnant



On prépare les sondes sur le lieu de l'avalanche

(Photo ASL, Lausanne)

et émouvant », tandis que « Paris-Presse » félicite Eurovision d'avoir « permis d'assister en direct à cette démonstration ».

Ce « SOS, altitude 2263 » doit nous engager tous à ne reculer devant aucun sacrifice lorsqu'un de nos semblables se trouve dans la détresse. Or, il ne doit pas y avoir pire détresse pour un homme que celle d'être perdu en montagne, dans l'immensité blanche... Dt.



# « TREIZE ETOILES » au ciel de janvier...

*et au service des archivistes !*

## Hiver sans neige... ou presque

Ai-je bien fait de mettre ce correctif ? Sans doute, parce que certaines régions du canton ont été véritablement privilégiées sous le rapport de l'enneigement. Je pense surtout à Verbier et Champéry où les beaux sports d'hiver ont pu déployer leurs bannières. Tant mieux pour ces stations et d'autres encore du Bas-Valais !

On aimerait bien pouvoir en dire autant du Valais central, mais janvier s'est passé sans amener la blanche visiteuse. Inutile de relever que ce rendez-vous manqué cause un dommage matériel important aux stations d'altitude de cette partie du canton.

Viendra-t-elle au printemps dont on perçoit déjà les effluves ? Alors, il sera trop tard pour jouir véritablement de sa présence. D'ailleurs, une fois février passé, la neige fond si vite qu'on n'a plus le temps d'en profiter.

## Pour favoriser la petite et moyenne industrie

Notre canton s'industrialise à pas de géant et il est à prévoir qu'à échéance plus ou moins rapprochée l'agriculture risque de passer au second plan. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Il appartient aux sociologues de l'établir.

Pour l'instant, un gros effort est fourni en faveur de l'implantation de petites et moyennes industries en plaine comme à la montagne. Dans nos hautes vallées, cette implantation est de nature à ralentir, sinon à enrayer l'exode assez sensible de la population à la recherche d'un meilleur standard de vie.

C'est à la Société de recherches économiques et sociales, à la tête de laquelle se trouve le professeur Henri Roh, que l'on doit cet essor industriel qui a enregistré depuis deux ou trois ans d'encourageants succès.

Mais il ne suffit pas de produire, il faut aussi placer la production. C'est à quoi s'intéresse un organisme de création toute récente et qui a nom Coopérative pour la diffusion de produits industriels valaisans (CIVAL). MM. Henri Roh et Albert Viguet sont à la tête de cette société dont l'activité peut marquer une étape décisive dans l'expansion industrielle valaisanne.

## Un festival du film amateurs

La section valaisanne des cinéastes amateurs, présidée avec tout l'entregent désirable par M. Henri Michelet, médecin-dentiste, à Sierre, s'est chargée de mettre sur pied un concours national du film amateurs, dans le cadre de la Fédération suisse de cette activité.

Cette manifestation se déroulera du 15 au 17 février à Sierre. Plus de vingt amateurs concourront devant un jury ad hoc et un public intéressé venant des diverses parties de notre pays. Des films en couleurs et noir-blancs, en 8 et 16 mm., seront projetés. Des prix et challenges de valeur seront attribués aux meilleures bandes.

## Le placement de la Canada

Qui eut pu penser que l'an de grâce 1956, avec son mois de février sibérien et son printemps comme son été plutôt maussades, serait propice à la fructification ?

C'est cependant ce qui s'est produit pour la plupart des variétés fruitières, à commencer par la reinette du Canada. Il faut remonter à bien des années en arrière pour trouver une récolte aussi abondante de ces délicieuses pommes. Peut-être même n'a-t-elle jamais été égalée.

Mais, cette abondance de biens allait poser tout naturellement le problème de son écoulement. A telle enseigne qu'il a fallu organiser dès la fin de l'automne des actions de propagande par la presse, en invitant les journalistes suisses à visiter les entrepôts de Sion et de Bramois et à déguster, fraîches ou apprêtées, les savoureuses reinettes.

Malgré cette action de propagande étendue, il reste encore environ quatre cents wagons de Canada à placer. Avis à nos ménagères ! Pour leur mettre l'eau à la bouche, selon l'expression consacrée, l'OPAV et l'UCOVA (Office de propagande et Union commerciale valaisanne) ont organisé un concours de vitrines qui se terminera le 17 février. C'est à qui des commerçants de Martigny, Sion et Sierre saura le mieux présenter à la fois les marchandises mises en vente et les pommes Canada. Des prix récompenseront les exposants les plus ingénieux.

## L'ultime session parlementaire de cette législature

Siégeant pour la dernière fois au cours de la législature 1953-1957, le Grand Conseil a voté le décret sur la participation financière du canton à l'aménagement hydro-électrique du Valais. C'est un acte législatif important.

Etant donné le développement pris, depuis une vingtaine d'années surtout, dans le domaine de la construction d'usines électriques et de la distribution d'énergie, il est de toute nécessité que notre canton oriente ses intérêts dans cette voie non seulement vers l'octroi et la fixation des conditions des concessions, mais encore sur sa propre participation financière dans leur exploitation.

C'est ce que le Grand Conseil vient d'approuver à la suite du message très circonstancié présenté par le Conseil d'Etat. La nouvelle loi sur l'utilisation des forces hydrauliques marque donc un tournant important dans notre économie cantonale.



# LA DERNIÈRE ASCENSION DE KLAUS IMSENG

*Une nouvelle alpine de Gustave Renker*

Le nuage d'encre et d'orage se précipita en trombe sur le pic formidable. Là-haut, sur l'étroite arête neigeuse qui glisse du sommet, trois hommes : le vieux guide Klaus Imseng, deux alpinistes. Premier de cordée, Klaus Imseng taille des marches dans la glace, lentement, sans gestes, saccadés, inconscient de la mort blanche qui guette ses proies sur les neiges. Il sait bien, le vieux guide Klaus Imseng : « Voilà la trentième marche — maintenant la trente et unième... Il m'en reste encore vingt-six à tailler, avant que la glace se confonde avec le rocher, puis vingt et un pas encore sur les plaques de roche ruisselantes, et ce sera l'échelle de corde jetée face au précipice. »

Certes, Klaus Imseng savait tout cela. Encore enfant, il avait vu le grand et sombre Anglais triompher le premier avec ses guides du pic diabolique et jusque-là invaincu.

Klaus Imseng s'arrêta un instant.

— Etes-vous fatigué ? lui demanda un des alpinistes du ton incertain qui annonce le désagrément que causera une réponse affirmative.

Le vieux guide eut un rire bref.

— Non. Je viens de me rappeler qu'étant petit, je croyais comme tous les enfants du village que le diable lui-même gitait sur cette montagne. Depuis... eh bien ! depuis, j'ai gravi près de quatre cents fois ce pic du diable.

— Vous souvenez-vous encore de la première ascension ? Avez-vous connu personnellement Edward White ? s'enquit l'autre alpiniste.

Imseng acquiesça.

— Nous allons avoir de l'orage, dit-il.

Et derechef son piolet frappa la glace. Au sifflement des débris qui giclaient sous ses coups répétés, la montagne ajoutait ses bruissements, ses bourdonnements lourds de mystère. A chaque heurt du piolet d'acier sur la glace, des paquets de flamme bleue s'envolaient.

La crête de glace avait disparu et le brouillard étouffait déjà les marches qu'Imseng avait taillées. Des parois de glace s'échappaient des fumées, et des hauteurs croulaient les nuages ; en bas,

les crevasses du glacier s'étaient estompées et des colonnes de vapeurs vacillantes grimpaient les névés.

Les trois hommes se laissèrent glisser sur l'échelle de corde aux marches gelées dont les glaçons cassaient en crépitant et s'abîmaient dans le néant des nuages avec un cliquetis aigu et tranchant de clochette qui gémit.

— Attention, Imseng ! Le chemin va tout droit. Voici la première corde.

Sans répondre, le guide tira les deux jeunes hommes à lui. Le rocher étendit un plafond lourd et suintant au-dessus d'eux.

— Posez vos piolets !

Une clarté incandescente fouaillait la nuit, brusquement tombée. La tempête de grêle et de neige cuirassait les parois du pic d'une glace étincelante.



— Voici la niche ! Serrez-vous.

Ils obéirent comme des enfants apeurés par un orage montant.

— Et vous, Imseng ?

Mais la voix était vide, sans véritable sincérité.

Quand ils levaient les yeux, ils voyaient, se détachant noire comme la nuit sur l'écran de feu, la silhouette assise du guide.

— Le voici tel que Hagen devant la salle des Nibelungen en flammes, dit l'un des alpinistes.

Et l'autre :

— Sans lui, nous ne reverrons jamais la vallée. Demain, la montagne sera inondée de neige.

Et elle, la montagne, gémissait comme une bête frappée à mort par les chasseurs. Les hommes ployèrent sous une piqûre, une flamme, une frénésie soudaine de tous leurs nerfs.

— C'était la foudre. Es-tu touché ?

— Non, cela s'est bien passé. Mon Dieu... Imseng !

Dehors, à la lueur de feu des décharges électriques ininterrompues, un corps s'agite, se détend, s'écroule, se tient debout. Puis, une voix profonde, rauque : « Oh ! oh ! »

— Imseng, qu'y a-t-il ? Etes-vous touché ?

Tout est redevenu tranquille. La silhouette immobile et sombre est toujours là, mais, recroquevillée sur elle-même, elle semble ployer sous un faix inconnu. On dirait que le vieux guide pleure : il tient les mains devant les yeux.

— Ce n'est rien, messieurs. Le temps s'améliore.

Ils se turent. Il devait bien savoir, le vieux guide. En bas, les éclairs fouaillaient le vide et dans des précipices montait le tonnerre. Tout en haut, le pic s'estompait dans les nuages et laissait échapper une clarté laiteuse et pâle. La lune planait sur les montagnes. A leurs pieds, le précipice plongeait et dans le brouillard des lumières blêmes se plaisaient à une danse vague.

— Voyez, là-bas ! Ah ! si seulement nous y étions ! Le village, l'hôtel, des êtres humains...

— Demain nous y serons, dit l'autre alpiniste. Regardez... le guide. Il prie maintenant. L'orage est pourtant passé. Que ces montagnards sont donc curieux !

Oui, le vieux guide Klaus Imseng priait. Bien sûr, ils ne pouvaient pas

comprendre, eux, les étrangers, pour-quoi il priait, lui qui avait gravi plus de quatre cents fois cette montagne de neige. « Une fois encore, Maître ! Aidez-moi à trouver le chemin. Je l'ai parcouru tant de fois, je le trouverai encore aujourd'hui si vous m'aidez, mon Dieu. Ces deux hommes sont encore si jeunes, ils aiment la vie... Ce n'est pas pour moi, ô mon Dieu de bonté ! »

On peut dormir une pareille nuit après l'orage, quand la lune déverse sa clarté apaisante dans les vallées enfumées de brouillard et que veille sur vous un guide comme Klaus Imseng.

— L'aube blême des montagnes se lève. Imseng, pourquoi ne pas nous avoir réveillés ?

Ils sortirent en rampant de la fissure, étendirent leurs membres endoloris. Le vieux tourna lentement vers eux un regard fixe et vitreux qui semblait les transpercer, semblait transpercer toute la montagne et voir par-delà un paysage merveilleux.

— Nous arriverons bien en bas... si Dieu le veut.

Les paroles du guide venaient avec peine et semblaient porter en elles tout un destin. La peur blanche s'empara une fois encore des deux hommes, et pourtant l'aube d'émeraude s'accrochait déjà aux montagnes de l'est tandis qu'en bas la couche des nuages se diluait.

— Messieurs, ce ne sera pas facile : le pic est enneigé.



Et se courbant :

— De la neige, de la glace, murmura-t-il, laissant couler la fine poudre entre ses mains.

Les deux alpinistes frissonnèrent. Mais ils se tranquilliseront aussitôt que le vieux eut glissé l'anneau de corde autour de leurs corps.

Il avançait sur l'arête, sans cesse tâtant le terrain devant lui avec son piolet dont la pointe s'accrochait aux

pitons qui assuraient la corde permettant la descente de la crête. Sous la poussée du piolet, la corde gicla de son lit de neige fraîche qui tombait en boucles ouateuses, en silence, glissait, s'amoncelait en boules sautillantes qui semblaient, sur la fin, comme suspendues dans l'air. Là-bas, sur le glacier, l'avalanche soulevait des montagnes de neige. Des sifflements et des tonnerres grondaient dans les gorges.



— Mon Dieu, il y a partout de la neige nouvelle !

— Chaque pas soulève des avalanches.

— Imseng est là. Nous arriverons quand même.

Le vieux secoua placidement la tête. Il appuyait ses pieds si fortement aux failles gelées de la roche que ses crampons enfonçaient.

— Go on, dit-il.

Il tenait cette expression des Anglais qu'il avait conduits dans la montagne, et elle lui était devenue familière.

Les deux jeunes alpinistes se laissèrent glisser le long de la corde, mais ils sentirent vite que sa surface gelée leur glisserait entre les doigts. D'en haut, Imseng les assurait : des marionnettes dont il tenait les fils dans ses mains rudes et calleuses de guide.

D'en bas, ils regardèrent à leur tour le vieux montagnard descendre : seul, il s'accrochait au serpent de glace dont la rude corde de chanvre constituait l'arête.

Etrange, comme le vieux guide descendait. Ses mains, ses jambes étaient écartées comme les fils d'une araignée et ses doigts, avant de prendre prise, caressaient et tâtaient longuement la roche.

Quelquefois, il s'arrêtait, semblait comme suspendu à la corniche au-

dessus du vide béant, écoutait, sa main posée en éventail derrière l'oreille. Le vent sifflait par vagues tour à tour plus fortes et plus faibles autour des crêtes en ciseau et des roches, et à chaque endroit de la piste bourdonnait sur une autre note aux oreilles des alpinistes, encore prisonniers de la grande montagne.

— Encore cette paroi jetée sur le précipice. Après, c'est les éboulis et les premiers pâturages. « Go on, gentlemen ! »

Ils se laissèrent glisser sur la neige nouvelle et poudreuse, dans le brouillard humide qui les enveloppait, sans grande attention, sachant bien que là-haut, le vieux Imseng serrait leur destin dans ses mains calleuses et sûres.

Imseng ? Ils ne le voyaient plus, maintenant, le brouillard les étreignait et la corde grimpait se perdre dans un infini. Des pierres roulèrent, crépitérent, du sable grésilla.

— Les éboulis, là-bas, faciles à atteindre, les premiers pâturages. Tout s'est encore bien passé.

En haut, des grattements, des pieds qui se posent avec précaution l'un devant l'autre... lentement, si lentement... Une pierre jaillit en sifflant hors du brouillard devenu moins dense, s'abattit avec fracas dans les éboulis.

— Attention, Imseng ! Vous ne voyez donc pas que nous sommes en bas ?

— Non.

La voix leur parvint, indiciblement pitoyable, et sembla se perdre dans les montagnes.

— Que peut-il bien avoir ? Attention, le voilà !

Le corps maigre et élancé du guide glissa, gauche et tâtonnant près d'eux, venant de la cheminée. Maintenant, il était sur les éboulis. Le plus vieux des alpinistes lui prit la main.

— Nous vous remercions ! Sans vous, nous ne serions jamais redescendus de la montagne. Mais maintenant, nous pouvons nous décrocher, n'est-ce pas ? Voilà le sentier qui part là-bas.

La voix du guide vint, cassée et atone.

— Je vous serais très reconnaissant, messieurs, si vous vouliez bien garder encore la corde. Si vous vouliez me conduire jusqu'au village. Là-haut, dans la montagne, je connaissais chaque rocher, chaque prise. Mais ici, les éboulis... le sentier escarpé...

Ils le regardèrent, croisèrent le même regard fixe et vitreux qui les avait déjà surpris sur la montagne. Un regard qui semblait voir par-delà eux, par-delà la montagne, par-delà tout...

— C'est ainsi, messieurs. Cette nuit, la foudre... j'ai été touché. Je suis devenu aveugle.



## TOUS EN REPRÉSENTATION

L'autre jour, j'écoutais le grand acteur Fernand Ledoux parler de son métier à la radio française, et cela m'a remémoré un entretien que nous avions eu ensemble, il y a deux ou trois ans.

Une fois de plus il m'a séduit par sa lucidité, son intelligence et son humour.

Les comédiens, disait-il en substance, sont des gens qui n'ont pas voulu sortir du monde enchanté de l'enfance et qui continuent à rêver leur vie.

C'est pour cela que le plus cruel moment, pour eux, est celui où, le rideau tombé, ils se retrouvent brusquement en contact avec la réalité.

On reproche à certains, poursuivait-il, d'être des cabotins et de ne jouer qu'un rôle :

Celui de l'artiste.

C'est vrai, mais connaissez-vous un ministre, un avocat, un médecin qui ne joue pas au ministre, à l'avocat, au médecin ?

Et Fernand Ledoux s'excusait auprès du ministre avec gaieté pour le cas où il s'en trouverait un à l'écoute.

Ces réflexions impertinentes me semblent justes.

Nous sommes tous, plus ou moins en représentation, mais en y réfléchissant bien le cabotinage est proportionnel, dans la vie à l'importance du rôle ou si vous préférez, de la fonction.

Un employé qui va demander une augmentation de traitement à son patron sera moins enclin à se composer un personnage que le patron lui-même.

Le premier reste vrai dans ses propos et dans ses gestes, alors que le second doit faire un effort pour se souvenir qu'il est d'abord un homme et ensuite un chef.

L'effacement de son subordonné l'incite à prendre une attitude.

...

Les gens de conditions modestes ou ceux que le sort a vaincus ne trichent guère.

Ils sont désarmés et par conséquent authentiques.

Cela m'a toujours frappé au tribunal.

Le procureur, le défenseur, le juge, aussi humains qu'ils soient, jouent leur personnage.

Pas les témoins, ni l'accusé.

Eux sont rendus par la peur, la timidité, la gêne au simple état d'homme.

Une fois hors de prison, un coupable en se promenant en liberté n'a pas la tête de l'emploi.

Je n'en puis dire autant, toujours, des gens de justice.

Autre exemple : prenez un conseiller d'Etat et un administré qui, leur travail terminé, vont jouer aux cartes.

L'administré ne se comportera pas en administré mais le conseiller d'Etat aura beaucoup de mal à oublier la charge dont il est revêtu et il annoncera trois cartes à l'as d'atout sur le ton qu'il prendrait pour présenter le budget de son département.

Les autres joueurs, d'ailleurs, ne font rien pour le sortir de son personnage officiel :

— A vous la parole, M. le conseiller !

— Cinquante au valet de carreau...

On croirait entendre une réponse à une interpellation tandis que si quelqu'un s'avisait de crier à l'adresse du magistrat : « A toi, Jules ! » celui-ci réintégrerait son véritable corps.

Ou alors, dans un cas incurable, il se fâcherait en se drapant, précisément, dans sa dignité d'homme public.

...

Les petits acteurs — ceux de la scène — qui ont conscience de leur faiblesse ne sont pas les pires cabotins, ni les grands toujours insatisfaits qui recherchent une inaccessible perfection.

Ce sont ceux qui sont contents d'eux-mêmes, à tort ou à raison, qui tombent dans le cabotinage.

Dans la vie aussi.

Le complexe de supériorité, savamment entretenu chez un individu par ses adulateurs, dépersonnifie le sujet !

Il pose pour la galerie.

Par bonheur, la passion retransforme les personnages en hommes.

Un président de la République qui souffre d'un chagrin d'amour redevient un être de chair et de sang aussitôt qu'il a expédié les ministres et les diplomates étrangers.

Un médecin souffrant n'est plus un médecin.

C'est réellement un malade.

Parfois, il est vrai, la déformation professionnelle agit encore et l'on voit des gens brûlés de jalousie ou de désespoir choisir leurs mots ou leurs gestes pour exprimer leurs sentiments.

Personne n'est dupe de ce souci de composition, un peu puéril, car pour feindre l'indifférence ou l'amour-propre outragé il faudrait un bon comédien, et ma foi, un malheureux qui a mal reste un petit amateur quand il s'efforce de ne rien laisser paraître de sa misère.

Fernand Ledoux a raison :

Les acteurs n'ont pas l'exclusivité du cabotinage et la société, en distribuant les rôles à ses membres, révèle moins d'hommes que de fantômes.

André Marcel



# Le Valais possède maintenant son Université populaire

L'évolution manifestée au cours de ces dernières années dans diverses couches de la population romande, évolution qui a fait que le commerçant, l'artisan, l'industriel l'employé, l'ouvrier ne se contentent plus du savoir acquis à l'école primaire ou au collège, a incité des villes comme Lausanne, Genève, Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds à créer des universités populaires.

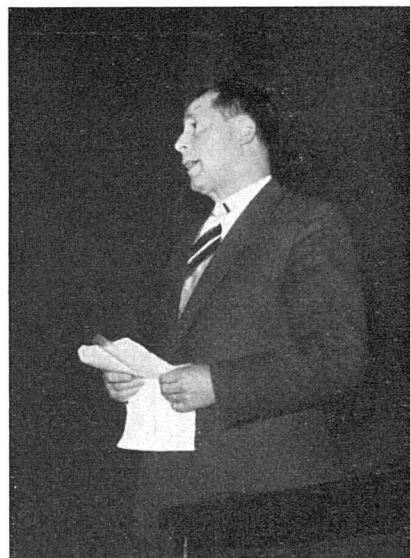
Cette soif du savoir n'a pas manqué d'atteindre le Valaisan qui, lui aussi, veut pénétrer les mystères de la science, étudier l'histoire, la littérature, le droit, la philosophie. Si bien que les autorités communales de Sion, par le directeur des écoles, M. Paul Mudry, appuyées généreusement de nos Pères conscris cantonaux, pouvaient, le vendredi 11 janvier dernier, dans l'austère et... craquante salle du Grand Conseil, accueillir à la leçon inaugurale du recteur Evéquoz, en la nouvelle Université populaire valaisanne, une foule d'élèves attentifs. On y voyait aussi des représentants du Conseil d'Etat entourés de MM. Roger Bonvin, président de la Municipalité de Sion, Weilenmann, président des Universités populaires suisses, alors que M. Maurice Zermatten, écrivain, présidant la cérémonie avec distinction, rendait un hommage mérité à toutes les personnes qui ont contribué à cette magnifique réalisation.

Son Exc. Mgr Adam prouva par la parole et sa présence tout l'intérêt que porte l'éminent prélat à la nouvelle institution, et M. Marcel Gross, au nom du gouvernement cantonal, M. Roger Bonvin, interprète des autorités sédunoises, dirent leur satisfaction de voir croître, parallèlement à l'expansion économique de notre région, les besoins culturels et spirituels d'une partie de la population.

C'est un succès inespéré, dépassant largement les prévisions les plus optimistes : 150 élèves inscrits au cours de philosophie, 140 au cours de littérature contemporaine, 110 au cours de droit, 90 au cours d'histoire, 80 au cours de littérature générale, 50 au cours de physique, 45, enfin, au cours d'histoire en langue allemande.

Rencontrera-t-on le même enthousiasme dans les villes de Sierre et du Bas-Valais ? Souhaitons-le.

Emmanuel Berreau.



Maurice Zermatten ouvrant la partie officielle  
(Photos Em. Berreau)



A la cérémonie inaugurale : de gauche à droite, MM. Weilenmann, président des Universités populaires suisses, Marcel Gross, conseiller d'Etat, Mgr Adam, Maurice Zermatten (debout), Marcel Gard, conseiller d'Etat, Roger Bonvin, président de Sion (dos tourné).

## Découverte d'Evolène

Il est intéressant de connaître les impressions que remportent de notre canton les étrangers qui le visitent. L'auteur de l'article qui va suivre — et des photographies qui l'illustrent — est un grand voyageur. Journaliste anglais de renom, il a parcouru en des dizaines de milliers de kilomètres l'Argentine, le Paraguay, le Brésil et s'est rendu de l'Antarctique à la Terre-de-Feu. \* Après avoir prédit en 1934 déjà que Hitler attaquerait la Grande-Bretagne par le corridor polonais, il publie en ce moment la suite d'une douzaine d'ouvrages dans lesquels il évoque ses pérégrinations, en même temps que de captivantes études sur Tito, Nehru, Salazar, Peron et Bevan et les rois Hussein et Haakon. \* Le récit de son récent séjour à Evolène a d'autant plus de prix. Nous lui sommes reconnaissant de nous avoir offert la primeur de sa découverte et de l'avoir dépeinte de façon si aimable, en des termes où l'on retrouve tout le charme britannique. (Réd.)

Dans l'impressionnant salon du Palace Hotel de Saint-Moritz, Mme Hans Badrutt, reine non couronnée des hôtels suisses, me demanda, tandis qu'elle surveillait son confortable empire.

— Au fond, qu'est-ce qui vous pousse à quitter Saint-Moritz pour aller à Evolène ?

Aux côtés de la principale propriétaire du Palace se tenait une autre célébrité du monde hôtelier, M. Charles Ritz, directeur du Ritz de Paris, Valaisan et fils du fonda-

lage tranquille et primitif, où j'aurai la liberté de me promener et de penser. Peu importe s'il me faut renoncer à ma salle de bains personnelle. » Sur-le-champ, il articula : « Evolène. »

Peu de jours après, j'écoutais les clochettes des mulets, s'avancant lentement le long de la rue d'Evolène. Je me tenais devant l'hospitalier Hôtel Alpina, dont j'étais l'hôte unique et privilégié en cette saison hivernale. Et j'observais le jeune Joseph Fournier, conduisant à l'abreuvoir un



A la sortie de la grand-messe, des groupes d'Evolénardes se forment et de joyeuses conversations s'engagent. Remarquez les chignons traditionnels conservés depuis environ quatorze siècles.

teur de tous les hôtels portant son nom à Paris, à Londres et ailleurs.

Il n'était guère facile de leur répondre. Je leur expliquai que j'avais du travail pressant et qu'il me fallait à tout prix la paix de ce village valaisan. Finalement je déclarai :

— Evolène à l'attrait indéfinissable d'une belle femme : vous connaissez ses charmes, mais il vous est impossible de les classer par ordre de préférence.

Je ne pense pas que mes bons amis, l'impératrice Hélène et le roi Charles, malgré tous leurs voyages dans les riches cités du monde, eussent entendu parler d'Evolène ou le connussent. Et moi ? Environ un an auparavant, je me trouvais devant cette encyclopédie d'un pays hypercivilisé, M. Fred Birman, de l'Office suisse du tourisme. « Je vous en prie, lui dis-je, tâchez de me trouver un vil-

troupeau de vaches. Je contemplais les batailles inoffensives des vaches, leurs cornes se levant et s'abaissant sur le fond de l'horizon assombri.

Puis, tout seul, je foulais la neige épaisse, et je n'entendais plus que le bruit étouffé de mes pas. La paix était contagieuse. J'écoutais les cloches de l'église vieille de deux cents ans.

Je regardais dans une silencieuse admiration les costumes quatre ou cinq fois centenaires des femmes et des jeunes filles. Toutes me saluaient d'un « bonsoir » plein de dignité. Elles s'adressaient à moi en français et non dans leur patois. Ainsi, je les comprenais, sensible à la grâce de leur politesse.

Ce peuple montagnard pense lentement ; il observe les nouveaux venus, avec quelque réserve. L'Evolénard travaille dur pour gagner son pain. Mais la solitude et l'iso-



Un des magnifiques chalets de quatre étages à Evolène. Au rez-de-chaussée se trouve l'atelier de tissage de M<sup>lle</sup> Marie Métrailler.  
(Photos G. Bilainkin)

lement, puissent-ils durer longtemps ! — lui ont donné le temps et l'habitude de la réflexion. J'aime son langage direct, sa prononciation si nette.

Le patron de l'hôtel, M. Francis Bovier, me raconte comment il a conçu tous les détails de la construction de l'Alpina. Nous discutons souvent de la façon dont Joseph, le boulanger, fabrique le fameux pain de seigle, si bon pour les dents des gens d'Evolène, de Sion et d'ailleurs. Je lui exprime mon étonnement que les touristes semblent ignorer l'appel hivernal d'Evolène. Est-ce que les docteurs, les architectes, les professeurs d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne, tous les autres citadins cherchant la paix ne trouveraient pas ici leur Eden ? J'écoute aussi la petite Mme Henri Maître-Fauchère,

la sympathique épouse du propriétaire de l'un des cinq ou six hôtels d'Evolène. Appartenant à une famille qui habite Evolène depuis quatre siècles ; elle a grand air dans son costume. Elle me décrit la gloire de la floraison printanière et le soleil se levant derrière la redoutable Dent-Blanche.

Au centre des affaires d'Evolène (je veux dire le bureau de poste), le jeune Pierre Fournier salue presque chaque villageois ; de timides adolescentes en costume viennent chercher leurs lettres, tout comme des villageois plus âgés et plus taciturnes. J'en vois un qui reçoit un paiement de plusieurs billets de cent francs et qui ne prend même pas la peine de dire un mot. Il a confiance en Pierre. Le buraliste d'Evolène me parle de poésie, des arbres et des horizons, des glaciers et de la vallée qu'il contemple lors de ses courses solitaires quand il fait la distribution dans les hameaux voisins. Il connaît les noms, l'histoire, les légendes.

Mme Marcel Chevrier, aux épais cheveux noirs, aux grands yeux bleus et à la fine silhouette, m'entretient devant sa classe de fillettes du caractère et de l'âme des gens d'ici. Son français est sonore. Son propos fait réfléchir. Le curé, M. l'abbé Charbonnet, souriant et assuré, m'expose son rigoureux programme de leçons et de réunions, ses promenades à pied et en voiture. Il discute des costumes populaires et de l'avenir de l'humanité. Avec M. Alfred Métrailler, roi des camions et des jeeps de la vallée, nous parlons de l'achat de milliers de litres de lait et de quatre cents wagons de beurre, venus de Berne...

M. Jean Maître, nouveau président de la commune d'Evolène, me dit que lui-même et son père sont nés dans sa maison actuelle, construite il y a quatre cents ans ; il me dévoile ses espoirs : distribution d'eau potable dans les chalets, achat d'hydrants à incendie, élargissement de la route des Haudères. Je reste en admiration devant l'atelier de tissage d'une philosophe, Mlle Marie Métrailler, au sourire détaché, qui lit, pense, et parle comme une femme ayant voyagé au loin.

Je fais un pèlerinage au petit hameau voisin de Lannaz, peu à peu abandonné. Je glisse un regard dans les chalets de ses habitants qui connaissent trop bien la lutte pour la vie.

Je reste tout seul sur la route des Haudères et lève les yeux vers les remparts des montagnes. Un mouton solitaire attend au bord du chemin. Mes oreilles résonnent encore de la sonnerie des cloches. J'écoute et scrute le silence. Je sais que je suis près du ciel. Je salue Evolène.  
George Bilainkin.

M. Pierre Fournier, buraliste postal, fait sa tournée



La cure d'Evolène, construite au XVIII<sup>e</sup> siècle



UNE PAGE  
DE NOTRE ART POPULAIRE



# LES MASQUES



Il nous est arrivé assez souvent d'entendre des personnes bien intentionnées tenir des propos de ce genre : « Le Valaisan naît artiste... » Rien n'est plus sommaire. Notre histoire est bien pauvre en grands noms de créateurs. Voués aux soucis du pain quotidien, nos gens n'ont guère eu le temps de se préoccuper de l'expression de leurs sentiments ou de leurs pensées. Quand il faut d'abord songer sans cesse au nécessaire, on ne conçoit point que l'on puisse se soucier de l'inutile. Loisir et aisance, père et mère de l'art.

Néanmoins, il est évident que notre Valais est riche en œuvres d'art. D'un art modeste, bien souvent, familier, populaire, mais enfin ne témoigne-t-il pas d'un souci du beau ? Nos maisons étaient remplies d'objets sculptés, de sous-verres, de bahuts qui avaient une valeur artistique véritable. Les marchands d'antiquaille ne s'y sont pas trompés qui nous ont dévalisés. D'où vient dès lors cette apparente contradiction ?

Le berger, sur sa montagne, est condamné à la solitude. Que d'heures, que de jours il passe sans rencontrer âme qui vive ! Il faut donc qu'il apprenne à se suffire à lui-même, qu'il s'invente à son propre usage un petit univers qu'il peuplera selon ses goûts de fantasmagories ou d'images pieuses. Comment cet isolé, pour tromper sa longue attente, ne tirerait-il pas son couteau ? Pourquoi n'essayerait-il pas de faire surgir d'un morceau de bois le visage d'un compagnon dont l'absence obscurément lui pèse ? Voilà notre

homme au travail. Et comme il est fort malhabile, ce n'est pas le visage d'un homme qui se dessine dans les fibres de la bûche mais celui d'un monstre ou la forme stylisée d'une bête, on ne sait pas bien laquelle, taureau ou bélier, profil de chamois, belette ou marmotte dressée... Tout dépend de l'habileté de cette main qui s'efforce de transcrire dans la forme durable le rêve intérieur. Et ce masque terrible n'est finalement que le prête-nom d'une solitude.

« Tu as peur ? Prie ! » dit la sagesse primitive. Or, la peur est sans cesse présente dans la nature. Les dangers y sont constants. La foudre peut, d'un instant à l'autre, frapper l'homme et les bêtes, brûler la maison, détruire les récoltes. L'avalanche peut tomber, si brusque que l'on n'aura pas le temps de s'en protéger ; et les chutes de pierres ; et l'incendie. La mort rôde, sous mille formes, dans la montagne, dans la campagne. Elle est sans cesse à l'affût. L'homme traqué ne connaîtra jamais un instant de repos.

Comment, dès lors, exorciser ces puissances du désordre ? Comment se préserver des catastrophes qui peuvent fondre sur nous comme l'oiseau de proie ? Oui, en priant. Mais quel signe visible de la prière fixer sur sa maison, le long du chemin ? Une croix, l'image du Christ, la silhouette d'un saint, le tendre visage de la Vierge... Bon. Mais aussi la figure grimaçante de la peur. Dieu seul est assez puissant pour contenir l'avalanche, mais j'arrêterai aussi les puissances du mal en les dénonçant, en clouant à la paroi leurs figures grimaçantes. Voici leurs groins, leurs



mufles, leurs cornes, leurs dents ébréchées, leurs atroces pastiches de la beauté d'un visage humain. Voici le masque de la laideur offert comme un obstacle à la laideur même.

On nous dit que dans les cavernes préhistoriques, le même souci marqua l'avènement de l'art...

Le berger sur sa montagne, dans les landes solitaires, mais aussi l'homme cerné par l'hiver dans son chalet isolé, entouré de silence et de menaces. En même temps que la mythologie protectrice se développe la faune magique. Le bien et le mal se heurtent, se rencontrent dans les cortèges de carnaval, s'incarnent dans des êtres étranges où les songes s'accomplissent. Mouvement de l'instinct, poussée de l'irrationnel, élan de l'âme dans ce qu'elle a de plus primitif : ne voit-on pas se rejoindre ici notre paysannerie millénaire et les fétiches d'Afrique, l'Inde et l'Égypte, l'Aztèque et notre voisin du Lötschental ?

C'est qu'il y a entre eux cette parenté élémentaire des origines, ce même besoin de se défendre, cet identique souci de s'entourer de présences bienveillantes ou terribles. D'où qu'il soit, l'homme est identique à lui-même. Ses terreurs ne changent guère, ni ses espérances. Les masques qu'il prête aux créatures de sa pensée se ressemblent presque toujours.

Pour quelle raison, en Valais, le Lötschental est-il à peu près la seule de nos vallées à posséder ces images terrifiantes ? Il serait sans doute difficile de répondre. Il aura suffi peut-être de la présence d'un « artiste » pour créer les éléments d'une tradition. Mais, à la vérité, l'emblème de la révolte, notre mazze, n'est guère autre chose. Là aussi, il s'agissait de conjurer un danger, de mettre en fuite les puissances mauvaises qui menaçaient le pays. En plantant un clou dans la figure grimaçante, non seulement on exprimait sa haine du tyran mais aussi sa volonté de le détruire.

Tout autre est le simple masque de Carnaval, aujourd'hui. Là, il n'est question que de se déguiser, de fausser sa propre nature, de brouiller des pistes. C'est un jeu, non l'exercice d'une magie. Déviation, à la vérité, d'un mouvement primitif beaucoup plus



profond puisqu'il s'agissait bel et bien, à l'origine, d'effrayer les forces obscures de l'hiver et d'ouvrir la porte au joyeux avènement du printemps.

Ces figures du Lötschental constituent l'un des éléments les plus curieux de notre art populaire. On souhaite qu'elles ne se perdent pas. Mieux : on espère que le couteau des bergers tirera encore de la bûche grossière quelques-uns de ces visages bouleversants où se lisent les mouvements profonds de nos instincts.

*Manu Jausser*

(Photos BLS)



# Thomas Platter

1499-1582

Le voyageur qui remonte la vallée de Zermatt ignore le plus souvent les pittoresques villages qui, sur les hauteurs ensoleillées, dominent les gorges où gronde la Viège, torrent tumultueux.

Au-dessus de Stalden, rive gauche, voici le gros bourg de Törbel et, plus loin, Emd, dont l'église toute blanche paraît, vue d'en bas, tel un jouet posé au bord même du précipice.

Mais en face, sur l'autre rive, s'étend, à 1600 m. d'altitude, un long plateau sur lequel se trouvent d'autres villages : Grächen et, plus près des glaciers, Gasenried.

Dans un minuscule petit lac se reflètent toutes les cimes neigeuses de la chaîne du Weisshorn que découpe, l'été, l'intense bleu du ciel. De nombreux mazots, noirs, bruns

ou gris ponctuent les prairies, les champs de seigle ou de pommes de terre ; au-dessus, s'étend un mont aux grandes forêts.

Actuellement, une route à autos relie Grächen à Saint-Nicolas ; le vieux chemin est ainsi délaissé, un vieux chemin pierreux et tout usé, car durant des siècles, la vie montagnarde l'utilisa quotidiennement pour se rendre au chef-lieu ou pour monter aux alpages.

C'est là, dans ce décor alpestre, que l'on peut évoquer un petit bonhomme âgé de six ans, donnant la main à sa mère qui le conduisait chez une sienne sœur habitant la vallée de Saas où il devait être promu chevrier ; exaltante perspective que devenir le maître d'un troupeau.

Sans doute avait-il le cœur gros de quitter ainsi son village et se retourna-t-il maintes fois pour regarder peu à peu disparaître les chalets qu'il aimait ; mais le chemin descendait raide entre des haies d'églantiers, et la mère l'entraînait, portant dans un foulard noué les hardes de l'enfant.

Tels furent les premiers pas hors de son village natal d'un petit montagnard qui devait plus tard grandement honorer son pays. Le dur travail auquel il fut astreint bien vite le rebuta et, dans les mémoires qu'il écrivit, la vieillesse étant venue, à la demande de son fils Félix, médecin dénommé « lumière de l'Université de Bâle », il nous donne de savoureux détails sur ses débuts dans la vie de chevrier. « J'étais encore si petit, dit-il, que lorsque

Unterbach en hiver

(Photo Gyger & Klopfenstein, Adelboden)





Chapelle d'EGgen près de Grächen ; au fond, le Bietschhorn

(Photo E. Gyger, Adelboden)

j'ouvrais l'écurie, si je ne pouvais sauter assez vite de côté, les chèvres, en sortant — il y en avait quatre-vingts — me renversaient par terre et me passaient sur la tête, sur les bras, sur le dos. »<sup>1</sup>

Triste apprentissage en vérité, mais Thomas a soif de voir autre chose que les montagnes de sa vallée, il veut voyager, se développer et surtout apprendre ; son grand désir est de fréquenter les écoles. « Nu pieds, n'ayant guère d'autre vêtement que sa chemise, il parcourt successivement la Suisse, la Franconie, la Pologne, la Prusse, la Bavière, etc., sans autre ressource pour vivre que de mendier son pain ou de commettre de petits larcins de fruits et de volatiles, autorisés

<sup>1</sup> F. de Tschudi : « Le Monde des Alpes ».

jusqu'à un certain point dans les mœurs des étudiants. Ce n'est pas que les études de Thomas avançaient beaucoup, car à dix-huit ans, il apprenait encore à écrire.<sup>1</sup>

Cela n'empêche pas qu'ayant, à force de volonté et d'application, appris le grec, le latin, l'hébreu, il se lia avec des hommes tels qu'Erasme, Zwingli et les savants de son époque qui surent l'apprécier à sa juste valeur.

Cependant, avant que d'être nommé professeur de grec à l'Université de Bâle — chaire qu'il occupa durant trente-sept ans — il fit bien des métiers pour vivre ; successivement, on le voit savonnier, porteur de bois, cordier, marchand de vins, de pommes, maître d'école et imprimeur, sans compter qu'il prit aussi

part aux guerres religieuses qui sévissaient en Suisse.

Après s'être marié trois fois, il mourut riche et « entouré de la considération universelle » à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il fut le fondateur de ce que Paul Budry nomme très justement « une dynastie d'humanistes viégeois ».<sup>2</sup>

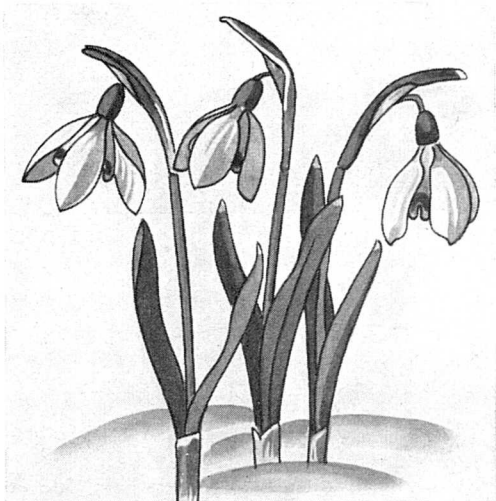
*François Gos*

<sup>2</sup> Paul Budry : « Le chemin de Zermatt ». Son fils Félix (1536-1614) : « Lumière de l'Université de Bâle », d'une nature moins capiteuse et moins verte, n'en devint pas moins un médecin en vue. Ses descendants Thomas II (1574-1628), Félix II (1605-1678), Félix III (1632-1705) et Franz (1645-1711) continuèrent la vocation familiale, soit comme médecin, soit comme philosophes. Cette illustre dynastie viégeoise s'éteignit en 1711.

## LA PERCE-NEIGE

Un souffle tiède à l'improviste, le gel desserre les dents... Le bruit subtil du cristal devient goutte d'eau. La forêt se prépare à des jeux moins secrets. Au pied des sapins, des mottes brunes apparaissent découpant des îles en miniatures sur la blanche étendue du sommeil. Un air de guitare fait virer la lumière installée dans les branches. Le fou du roi dirige les prémices.

Et voici, fidèle au rendez-vous, la première perce-neige. Présage d'espérance et certitude que parmi tant



de pays qui sont en nous à marquer notre destin, existe la terre promise. Voguer jusque là-bas... Que se retire l'engourdissement des neiges, l'âme repart dans un nouvel exode. Résolution de tel ou tel fleuve à emprunter pour arriver plus sûrement.

Tinte clochette, c'est le moment de hisser les voiles ! Le matin déjà s'impatiente. Tinte sur les feuilles mortes de l'autre année ! Peines et joies, les voilà toutes. Elles n'ont pas changé depuis l'automne ; toujours les mêmes plis autour des yeux, ceux du rire et ceux des larmes. Etrange, comme ta venue s'associe au passé ! Peut-être es-tu la mémoire du temps. Mais l'avenir en toi, plus fort que tout, plus impératif que le plus poignant des échos. Il se révèle dans ce pressentiment de verdure qui suit ta corolle en son extrémité. Au-delà de ce vert tendre, où l'inconnu prend forme en regard de ce qui a précédé, tu n'as subi le passage d'aucun. L'heure est encore à découvrir.

Feu de neige, ta couleur.

Sans ce fil d'herbe qui te divise, la fiancée te choisirait pour sa couronne nuptiale. A d'autres fleurs, le soin de cet adieu complice !

Aux vierges des nuages quelquefois qui se dessinent dans le voyage du ciel, à celles-là seulement, tu appartiens. Couronne dont le charme est d'être sans but précis, sans autre signification que celle d'un langage ignoré. T'en rendre grâce ne suffit pas, ces filles de long savoir veulent que tu portes bonheur aux femmes nées sous le signe de la Vierge. De ta saison à la leur, qui est celle des blés mûrs, elles n'auront à craindre du sort aucune volte-face méchante si, dans le vase où tu as été mise, elles réussissent à te garder fraîche sept jours au moins.

Divagations, répond le petit homme des règles de trois.

Le torrent s'en moque, il ne se soucie pas de briser sa prison polaire. Des voix appellent sur l'autre rive, le vent fourmille de murmures, de phrases à demi formulées. Pourtant, c'est encore l'hiver, perce-neige précoce ! Même tes feuilles le proclament. Ce sillon blanc sous leurs aisselles... Hiver encore, oui, malgré ta fleur qui soutient le contraire. Février n'a pas dit son dernier mot. Mais la terre est pressée de revivre, son vieil instinct gronde au fond de ses entrailles. Tant de choses à rapporter du sommeil ! Des choses auxquelles jamais peut-être elle n'a pensé vraiment.

Ce visage sur toi qui se penche... Reflet d'une race défunte ou vision de celle à venir ? A ce visage, quel que soit le moment, tu peux accorder ton symbole de blanchisseur. Sa vie est dans l'absolu. Il ne le savait pas, c'est toi qui viens de le lui dire. S'il meurt ce soir, tu n'auras point de peine à deviner pourquoi. Et seule à l'avoir connu, tu laisseras l'abîme accroître sa déroute entre ta joie et son silence.

Des pas s'en vont, son rêve continue... Tu voudrais le retenir... Plus tard... Il n'y aura pas de plus tard, les étoiles sont trop loin.

Le matin rit.

Tinte clochette, et toutes tes sœurs avec toi, carillon blanc dans le premier soleil ! C'est à partir de là que tout recommence. Le grésil tombe... Sonne le réveil pour le meilleur et pour le pire, c'est la loi ! Apprends-nous simplement à espérer le meilleur tout en nous armant pour le pire !

T. Rich. J.



# LA ROBE BLEUE

JULIE s'était arrêtée au bord du trottoir pour laisser passer une dame qui poussait une voiture d'enfant. Elle avait suivi l'enfant des yeux, parce qu'il était rose et blond comme un bouquet et donnait envie, rien qu'en voyant ses fossettes, de le serrer très fort en le mangeant de baisers. En relevant la tête, elle avait vu la robe.

C'était comme un nuage posé au centre de la vitrine, comme un ballon d'aurore, d'un mauve un peu bleu, d'un bleu un peu rose, glacé de reflets d'argent. Julie restait plantée dans ses gros souliers à s'emplir les yeux de cette irréalité beauté. Elle soupirait : « Mon Dieu ! », à mi-voix, comme on prie. Elle aurait joint les mains, n'était le cabas qu'elle portait, plein de lourdes choses. Les gens la bouscullaient en passant. Elle traversa le trottoir.

De près on voyait mieux les détails. Un corsage lisse, soutenu par deux bretelles pailletées, une étroite ceinture et une large, large jupe, faite d'un foisonnement de volants, étroits d'abord vers la taille, puis de plus en plus larges. Le tissu était à la fois transparent et ferme, tout veiné de fils brillants.

Un chien qui courait se jeta dans les jambes de Julie. Sous le choc elle se réveilla de son extase. Quelle heure ? Il ne s'agirait pas de manquer le car, avec tout l'ouvrage qui restait à faire en haut. Elle regarda la grosse montre, presque une montre d'homme, de son poignet gauche. Elle n'était pas restée dix minutes devant la vitrine. Pourtant il lui semblait avoir fait un long, très long voyage, dans un extraordinaire pays de lumière et de douceur.

Julie avait largement le temps de reprendre le car pour remonter au village où elle était servante à l'auberge. Dans la nuit d'hiver qui tombe tôt, la grosse machine ronflante avait l'air de se frayer du bout des phares un chemin au flanc de la montagne, d'un côté, puis de l'autre, hésitant aux virages et reprenant ensuite son élan.

Les bords de la route étaient blancs de neige, et l'on distinguait vaguement des fantômes d'arbres serrés au-dessus et en contrebas, tout le long des pentes.

Tous les voyageurs se connaissaient, descendus pour les commissions ou faisant chaque jour le trajet pour aller travailler à la ville. Un garçon volubile se tenait, faute de place, debout derrière le siège du chauffeur, cramponné d'une main au dossier, de l'autre appuyé au montant de la portière. Il avait l'air de protéger le chauffeur de ses bras étendus. Et celui-ci, sans quitter des yeux la route qu'il déplaçait à chaque tour de son volant, parlait,

parlait, refaisant le monde et les élections du village. Julie ne disait rien. Elle s'était assise tout en avant, pour être tranquille. Les yeux perdus dans le noir piqué de lumières éparpillées, elle suivait dans sa tête des tourbillonnements de robe bleue.

Le jeudi suivant, qui était son jour de congé, elle redescendit en ville dès le matin, et s'en fut tout de suite à la vitrine. Mais sous le jour éclatant, la robe paraissait d'un bleu plus dur, terne et dépoétisée. Sans savoir pourquoi, Julie revit en pensée une trapéziste d'un cirque de passage, appuyée à l'un des montants de la piste après son numéro, l'air hautain, las et frileux, serrée dans un grand châle de laine. Déçue, la jeune fille s'en fut à ses courses, s'efforçant de ne penser qu'à ce qu'elle devait faire et ne pas oublier.

Avant de repartir, elle voulut tout de même passer encore une fois devant le magasin. Les lumières étaient allumées, dans le soir tombant, et recréaient l'enchantement. La robe étincelait de nouveau, irréaliste et légère, à peine échappée d'un bal qu'on imaginait. En s'approchant, Julie vit tout à côté trois chiffres sur un carton noir. Le prix. Machinalement elle comptait dans sa tête. Près de deux mois de ses gages, bien plus sans doute que le manteau dont elle avait besoin.

Pendant plus d'un mois, Julie ne quitta pas le village, trouvant tous les prétextes pour éviter de retourner en ville. Mais elle ne cessait de penser à la robe et le désir fou de la posséder l'habitait comme une faim. Elle se raisonnait : « C'est stupide, qu'est-ce que je ferais d'une robe pareille ?... D'abord elle ne m'ira pas... Et puis elle est beaucoup trop chère... » Mais elle n'avait pas encore acheté son manteau.

— Julie, dit un jour la patronne, il y a des soldes, vous devriez en profiter pour acheter votre manteau. Descendez donc après midi, pour une fois je m'arrangerai !

Julie avait son mois en poche, mais avant de partir, elle glissa son carnet d'épargne dans son cabas. A la banque, elle retira de ses économies ce qu'il fallait pour « avoir assez ». Puis, comme si on la poussait, s'en fut vers le magasin. Dans la vitrine, il y avait maintenant de longs pantalons étroits et des tricots éclatants, comme un ballet immobile de pantins immatériels. « Elle est vendue ! », se dit Julie. Mais elle entra quand même, pour être sûre et, pensait-elle, guérie de son envie.

On était à l'intérieur comme dans une boîte capitonnée. Julie s'entendit demander : « Cette robe bleue, cette robe de bal que vous aviez en vitrine... », et il lui semblait qu'une autre parlait pour elle. Non, la robe n'était pas vendue. Une jolie vendeuse, tout en noir, comme une écolière de cinéma, l'apporta levant haut le bras, d'une main soutenant la jupe, puis avec mille précautions, la ploya dans un grand carton entre des papiers de soie. Julie comprit qu'on la pensait chargée de cet achat.

— Vous direz à madame que s'il y a des retouches, elle n'a qu'à faire rapporter la robe et venir pour un essayage.

— Bien ! dit Julie, qui avait l'impression de rêver.

Elle donna ses billets, reçut sa monnaie et s'en fut, tenant par la ficelle son paquet bien à plat devant elle.

Pour être sûre de ne rencontrer personne de connaissance, elle prit pour rentrer la poste d'un autre village et fit à pied vingt minutes de route. Elle cacha le carton dans la remise et dit à sa patronne qu'elle n'avait rien trouvé de bien ; et du reste, son vieux manteau était encore bon.

Quand tout le monde fut couché, elle s'en alla chercher son paquet, et, dans sa petite chambre sans feu, déplia la merveille...

C'est pourquoi, tout cet hiver-là, Julie a remis chaque dimanche le vieux manteau dont les coudes s'éraillent et qui ne lui tient plus guère chaud.

Mais, quand elle a tout le jour couru de la salle à la cuisine, du bûcher à l'écurie, quand les bras lui tombent de fatigue et qu'elle se sent triste et seule à pleurer, elle tire alors de son carton la robe bleue tissée d'argent, la robe de fée qu'elle ne mettra jamais. Elle l'étale sur son lit et toute la chambre est illuminée. Elle la caresse du bout des doigts. Elle la regarde et elle sourit, contemplant la part de rêve qu'elle s'est donnée.

*Ma Thérèse*



# FABLE

Un lièvre  
musant à l'écart du chemin,  
d'un buisson de genièvre  
à des touffes de thym,  
s'égara dans une tanière  
où gîtait un renard.  
De quoi méditer sur ses fins dernières.  
Mais notre lièvre, ce faiblard,  
décida que la fuite  
c'était agir au mieux...

— Holà, tu me tires révérence trop vite,  
quelle injure, par tous les dieux !  
lança Goupil couché sur sa litière  
et prenant le repos  
qu'on goûte au bout d'une carrière,  
grave, repentant bien qu'encor dispos.

Il avait sa mine secrète,  
parmi les os épars  
de fouine ou de levrette,  
mais os rongés jusqu'aux trois-quarts.

— Oh ! pardonne-moi, dit le lièvre,  
si je confesse, et point ne mens,  
qu'à te voir j'ai la fièvre  
et je claque des dents.

— Toujours la sotte antienne !  
riposta l'hôte, on me dépeint rusé, cruel,  
mais c'est de l'histoire ancienne  
autant que vain rappel.

Ce bon monsieur de La Fontaine,  
qu'il n'y voie un grief,  
un jour me mit en scène,  
dupé, frustré, me contentant de reliefs.  
Dès lors qui prête à conte ou fable  
quelque crédit

sait que je n'ai chaque heure sous la dent fin râble  
et que je suis plutôt crève-la-faim, maudit,  
quand la guigne me tasse,  
moi que l'on dit malin,

moi qui d'un campagnol, d'une limace  
me compose un festin.  
Enfin quoi ! parce que j'aurais naguère  
troussé quelqu'un des tiens,  
nous ferons-nous la guerre  
jusqu'à la fin des fins ?

Voulant se mettre sur ses pattes,  
il retomba de son effort,  
ainsi lorsque douleur nous mate  
et nous convainc de notre tort.  
— D'ailleurs, enchaîna-t-il, ma vie est faite,  
bientôt je meurs  
en ma retraite.

Reviens me voir sans plus de peur,  
foi de renard, ta vie est sauve,  
je veux, en ton honneur,  
rentrer griffes de fauve...

.....

Or, ce renard, qu'un accident  
rendait boiteux, ermite,  
garderait bonne dent  
jusqu'à l'autre visite,  
prouvant qu'on peut  
tenir son rôle,  
noble, fier, généreux,  
et n'être au fond qu'un drôle.

(Dessin de l'auteur)

*Ami Closuit.*



# TREIZE ETOILES

## en famille

### Les quatre vérités

Les manuels de savoir-vivre apprennent à distinguer entre un verre à bourgogne et un verre à porto, ils codifient l'art des présentations.



Papa...

Mais ce qu'ils ne rappellent jamais, ce sont les petites vérités de la vie quotidienne.

Qui a jamais fait l'éloge de la discrétion dans l'amitié ? On rencontre pourtant tous les jours des maladroits bien intentionnés.

A une jeune mariée, ils demandent : « Du nouveau ? » Un an plus tard, ils insistent : « Toujours rien ? »

Si la famille va augmenter, nouveau commentaire : « Bien sûr, ce sera un garçon ? »

Car chacun le sait, donner naissance à une fille n'est qu'un pis aller, à peine moins déshonorant que de rester stérile.



maman...

On n'a pas beaucoup évolué dans ce domaine depuis le temps où Montaigne dédiait son œuvre au futur fils de Diane de Poitiers en affirmant imprudemment : « Vous êtes trop généreuse pour commencer autrement que par un masle. »

Pauvres célibataires ! Elles ne sont pas épargnées par la commisération indiscreète : « Qu'est-ce que tu attends pour te marier ? » L'interpellée n'attend peut-être rien du tout, ayant pris son parti de la solitude probable et organisé intelligemment sa vie.

Il est des personnes que cette sollicitude agace légèrement, d'autres qu'elle peut affliger par le rappel inutile d'un chagrin.



la bonne...

Une autre chanson est le chapitre des ressemblances. Est-on certain de ne pas décevoir un jeune père en comparant le menton du bébé à celui de belle-maman ? Madame X. sera-t-elle enchantée d'apprendre que cette dame replète est son sosie ?

On pourrait écrire encore toute une colonne de recommandations à l'usage des époux, mais je doute qu'ils me fassent l'honneur de la lire. Un monsieur de ma connaissance reprochait à la nature de n'avoir pas prévu de sphincters au oreilles pour pouvoir les fermer sur désir. Quelques années de mariage ont convaincu sa femme qu'un

entraînement tenace pouvait remédier aux défauts de la nature : le dit mari reste sourd quand il ne veut pas entendre.

Les conseils ci-dessous risquent aussi de tomber dans l'oreille de sourds. Néanmoins, à l'usage des hommes de bonne volonté, voici quelques occasions où ils peuvent faire preuve de finesse :



... et moi

D'un camarade dont la femme est morte subitement, ne dites pas : « Il se remariera. »

Si votre femme a été choisie comme collaboratrice dans un groupe masculin, de préférence à une autre candidate, ne dites pas : « Les épouses jalouses seront plus tranquilles. » La vertu exclurait-elle forcément le charme ? Savez-vous ce qu'on dit à Paris d'une honnête femme ? « Quand on la suit, elle s'indigne. Si on ne la suit pas, elle s'inquiète... »

Enfin, même si vous n'avez pas fait votre B.A. quotidienne, ne manquez pas de tact en proposant de vous relever pour faire une bouillotte si madame se plaint que les draps sont glacés.

J. F. 7 a.

# En 2 mots et 3 images



## Sur l'écran de glace

On sait que le célèbre acteur de cinéma Charlie Chaplin a, depuis quelques années, fait de la Suisse sa terre d'élection.

Mais on ignore peut-être que, ce choix fait, il a découvert chez nous ses « coins » de prédilection, parmi lesquels Crans-sur-Sierre figure en bonne place.

Le grand philosophe de l'écran aime, en effet, y venir méditer dans le calme et sous le soleil, accompagné de sa belle petite famille dont il reste le père éternellement jeune.

On voit ici ses trois enfants poser à leur tour pour le photographe, sur la patinoire, avec leur professeur très fier de ses élèves.

(Photo Dubost, Crans)

## Vivent la barbe et les barbus !

Ambassadeurs de la chanson et de la fantaisie, les Quatre Barbus, auxquels s'était joint un cinquième comparse en la personne de Jean Dætwyler et sa Chanson du Rhône, ont donné une soirée placée sous le signe de la gaité au Casino de Martigny.

Alternativement, ces deux ensembles ont chanté la joie et la peine des hommes, l'amour d'un coin de terre et l'amour tout court.

Dans un répertoire qui paraît sans limites, ils ont emballé un auditoire conquis d'emblée par la poésie, le charme, l'originalité et la fantaisie de ces authentiques talents valaisans et français.



## Championnat suisse B de patinage artistique

C'est encore à Crans-sur-Sierre que ces épreuves se sont déroulées le 20 janvier par un temps idéal.

Voici, dans un cadre séduisant s'il en est, la nouvelle championne suisse Edith Fuchs prise en plein envol dans les figures libres, où elle a remporté la première place avec le titre envié. (Photo ASL, Lausanne)



# Une mort si lente

Maintenant, la nuit, le jour, je repense à ces deux morts du Mont-Blanc. C'est la première fois que je m'inquiète d'alpinistes. Ces gens-là, d'habitude, je ne les comprends pas. J'aime la montagne, mais là où elle porte encore un peu d'herbe, une fleur et, sinon un arbre, du moins un genévrier rampant ou un saule nain. Plus haut, je n'y suis allée qu'une ou deux fois. J'ai eu peur de l'abîme, peur des pierres croulantes, peur des glaces. C'était pour moi l'enfer. Je ne souhaite pas d'y retourner.

A présent, malgré moi, j'y reviens, et à des hauteurs où je n'irai jamais. Je suis dans le froid, la neige, j'entends le vent... Oh ! pauvres jeunes gens ! Je repense à toutes leurs nuits d'attente. Combien ? Neuf, dix, onze ? C'est atroce. Peu d'humains ont dû se sentir autant abandonnés ! Et pourtant, que d'espoir, quelle volonté de tenir, de vivre. Je relis la carte à leurs parents : « Nous attaquons en pleine forme ! », signé : François. « On espère très fort ! », signé : Jean.

Ah ! s'ils étaient tombés, s'ils étaient morts plus vite ! Mais non, ça dure, ça dure. C'est une mort lente (certains disent douce) qui attaque, de l'extérieur, des corps non seulement très sains mais plus forts que la plupart. Ah ! quel beau travail pour madame la Mort !

Mais eux, leur âme est encore plus forte. Attendre, attendre si longtemps, s'obstiner, résister, ne pas se laisser mourir. Et pour voir quoi ? Des hommes pratiques, munis d'appareils photographiques, qui arrivent beaucoup trop tard à votre secours, à l'aide de méchantes machines, et qui repartent en vous prenant votre dernière petite lumière. Et vous vous êtes excusés, paraît-il, vous avez souri, vous vous êtes confondus en remerciements. Ah ! ces visages, je les vois toujours, ces pauvres visages tachés par le gel dont l'un, même s'il vit encore, est déjà mort. Mais il parle, il dit : « Sans Henry, je serais mort depuis quatre jours. » Et l'autre, celui qui rit, celui qui montre ses dents, le plus vivant des deux, mais il est mort aussi déjà, c'est le rire de la Mort !

Je voudrais chasser cette horrible image, mais je ne le puis. Je voudrais ne plus y penser. Et pourtant, ils sont là toujours, dans la nuit d'une chambre, dans ce soleil, ce ciel trop bleu de janvier.

Et je songe à des choses petites, à des détails en dehors du drame. A leur bel équipement, par exemple, qui fit l'admiration et peut-être l'envie de leur compagnon de deux jours, l'Italien Bonatti. Je songe à ces vêtements-duvets, si chauds, si bien faits. J'imagine le soin des jeunes gens, leur joie en achetant tous ces objets, en calculant leur meilleur rendement, en choisissant, en pesant les provisions, les médicaments. Et toutes ces belles choses devenues inutiles, dérisoires, comme les couvertures chaudes, la tente, les thermos qu'on leur jetait du ciel, qui tombaient à côté d'eux et qu'ils ne pouvaient plus saisir !

L'un d'eux s'endormit et ne se réveilla plus, croit-on, une fois déposé dans la carlingue de l'hélicoptère brisé. Mais l'autre, le plus robuste, Henry, quelles furent ses pensées, se retrouvant dans la nuit, la solitude, absolues cette fois ? Espéra-t-il encore ? S'endormit-il enfin ? Lui, le géologue, le passionné de la montagne qui disait : « J'aime entendre dans les abîmes le souffle puissant de la terre. »

S. Corinna Bille

# Edmond Bille

a quatre-vingts ans

C'est en été 1897 que le jeune Edmond Bille, d'origine neuchâteloise, prit contact avec la terre valaisanne. Fils d'une famille d'agriculteurs et d'horlogers, il fut aussitôt séduit par nos gens et nos montagnes.

C'est à Chandolin que l'adolescent, rentré de Paris avec un bagage artistique déjà copieux, peignit ses premiers tableaux en plein air.

De Sierre où il se fixera dès 1904 et où il fondera un foyer qu'abritera plus tard le « Paradou », Edmond Bille rayonnera alentour, se familiarisant aussi bien avec le portrait qu'avec le paysage, œuvres aussi nombreuses que variées et bien marquées d'une touche tout à fait personnelle.

Il a illustré de nombreux ouvrages, dont ceux qu'il a écrits : « Ombres portées », « Le Carquois vide », « Au Pays de Tcli », « Danse macabre ».

Au seuil de ses quatre-vingts ans, l'hôte du « Paradou » prépare la publication de ses mémoires. Une longue, fructueuse et brillante carrière comme la sienne mérite d'être racontée. Sous sa plume alerte, incisive et non dépourvue d'humour, toute une vie de labeur sera évoquée.

Mais Bille n'a pas seulement réussi en peinture et en littérature. Il s'essayera à l'art délicat de verrier. Comme en tout ce qu'il entreprit, ce furent des réussites.



Le chevrier de Chandolin

« Les travaux », fresque de l'église de Chamoson (détail)



Les églises de Sierre, Chamoson, Fully, Saint-Pierres-Clages, l'Hôtel de Ville de Martigny, puis la basilique de Saint-Maurice lui doivent leurs vitraux ou leurs fresques.

Edmond Bille a, dès le premier contact, été subjugué par le Valais. Il le déclare sans ambage : « Une sorte de miracle s'est accompli en moi et j'ai senti que cette haute terre me retiendrait pour la vie. »

Il a d'emblée compris l'âme valaisanne et celle-ci a aussitôt adopté ce Neuchâtelois que ni son éducation, ni sa foi religieuse, n'avaient préparé au milieu dans lequel il allait vivre.

Certes, le Valais doit beaucoup à Edmond Bille qui l'a fait mieux connaître au dehors. Mais l'artiste lui doit aussi ses meilleures œuvres, celles qui ont porté au loin sa renommée et qui passeront à la postérité.

Deux expositions vont marquer l'automne prochain cet anniversaire. Elles se tiendront simultanément à Martigny et à Sierre. Cette rétrospective permettra de se rendre compte de la grandeur et de la variété de l'œuvre picturale et de la science de verrier de l'artiste.

« Treize Etoiles » forme les meilleurs vœux à Edmond Bille qui est, comme on sait, le père de Corinna et de René Bille, collaborateurs appréciés de notre revue.

## Quand la nature est capricieuse

Que la nature commande l'économie dans une large mesure, rien là de très nouveau à constater.

Les premiers à s'en rendre compte seront toujours les paysans qui vivent d'elle, se maintiennent sans cesse à son étroit contact et en subissent les caprices indomptables.

Et pour preuve la terrible calamité qui s'abattit sur le pays en février de l'an dernier sous la forme d'un froid presque jamais égalé par sa durée et son intensité.

C'est ce qu'ont compris les autorités de la Suisse et du canton en votant des subventions.

De quoi mettre en réalité un peu de baume sur des plaies qui se fermeront difficilement.

Et le parlement, suivant en cela le gouvernement, a décidé d'une aide qui bientôt prendra forme.

Elle sera la bienvenue dans une situation jugée exceptionnelle, mais qui le serait moins si ces mêmes paysans avaient connu de véritables

regimber, et dans la mesure où ces horions ne sont pas spectaculaires, ils passent souvent inaperçus.

Ajoutés les uns aux autres, ils tournent maintes fois à la catastrophe sans que les autorités s'en mêlent.

Leur intervention exceptionnelle, cette fois, tend donc à revenir sur bien d'autres déconvenues.

\* \* \*

Mais voici que l'hiver où nous vivons réserve, avec son manque de neige, d'autres déboires à d'autres milieux.

Ceux pour qui la neige est la matière première d'une industrie importante du Valais : le tourisme.

De toutes parts l'inquiétude se manifeste, car si cette bienfaisante fée blanche, au moment même où nous prenons la plume, fait enfin son apparition sur les pentes de nos stations, celles-ci en ont été privées à un point qui sème la panique chez beaucoup de gens.

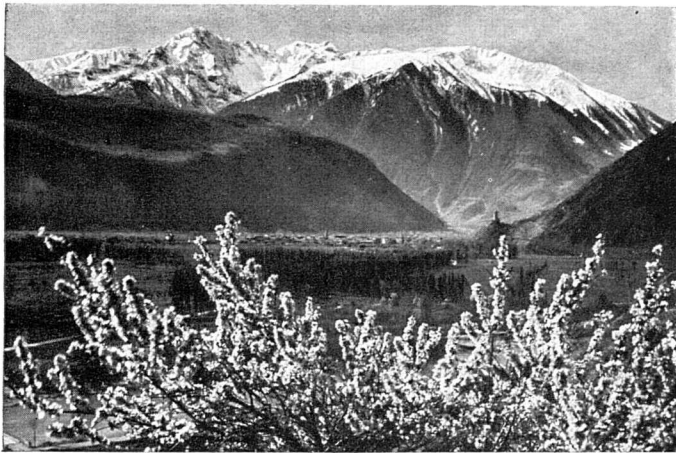
Il est difficile d'estimer le volume des intérêts qui gravitent autour des sports d'hiver aujourd'hui entrés dans les mœurs. Il suffit de savoir qu'ils sont un des atouts majeurs de la principale industrie de notre canton.

Ici encore, caprices de la nature gros de conséquences pour l'économie du pays, déboires qu'il ne sera pas aisé d'estimer et de compenser par une aide quelconque.

La saine philosophie enseigne qu'il ne sert à rien de maugréer, surtout lorsqu'on n'y peut mais.

Mais constater que la réussite matérielle n'est pas toujours à portée de main, qu'elle dépend bien souvent de forces occultes, constitue en définitive un excellent exercice pour l'homme parfois enclin à trop présumer de sa puissance et de la maîtrise qu'il possède sur les choses de ce monde.

Une belle leçon d'humilité, en définitive, à défaut de mieux.



Un tableau féérique : les arbres en fleurs dans la plaine du Rhône et les sommets blanchis par une tardive chute de neige. Oui, mais quel sujet d'appréhensions pour nos agriculteurs ! (Photo Darbellay, Martigny)

Les dégâts furent terribles et si le Valais n'eut pas la palme des sinistrés, il a, comme d'autres régions, largement souffert.

Il aura fallu une année pour que ceux qui subissent les dommages sachent dans quelle mesure la collectivité allait leur venir en aide.

Quel dangereux précédent diront les économistes que de se mettre à corriger par des subsides les méfaits des intempéries.

Oui, mais quelles dangereuses conséquences que celles résultant d'une population aux abois, en passe de voir disparaître ses possibilités de se maintenir en même temps que ses biens dont elle tire ses ressources.

années grasses où l'on peut constituer des réserves.

Le gel de l'an dernier aura-t-il au moins pour résultat de rendre la collectivité attentive au malaise de la terre et des terriens qui n'arrivent plus à se constituer leur propre fonds de prévoyance ?

Il y aurait là une utile leçon à tirer et d'aucuns ont à juste titre relevé cet aspect indirect du drame vécu voici douze mois.

Car les calamités, pour n'être pas toujours aussi frappantes, ne sont point en définitive des phénomènes aussi rares qu'on le croit.

Les paysans, habitués d'une manière endémique aux coups du sort, les acceptent souvent sans trop se

# Un mois de SPORTS

Ce mois a été bien décevant pour les fervents du ski, notre sport hivernal par excellence. Le peu de neige persistant a rendu presque impossible l'organisation des concours traditionnels, à tel point que seuls les Ski-Clubs Morgins, Champéry et Loèche-les-Bains réussirent, avec mille peines, à mettre sur pied respectivement la Flèche d'Or, le Slalom géant de Planachaux et les Championnats valaisans nordiques. Unterbäch, moins heureux, dut renvoyer les épreuves alpines... en mars !

Nos coureurs, en mal de compétition, ne se firent pas prier pour répondre nombreux à ces trois invitations ! Ils furent au départ septante à Morgins, cent-vingt à Champéry, tandis que Loèche-les-Bains réunissait le ban et l'arrière-ban des spécialistes du fond et du saut.

La Flèche d'Or, à laquelle participèrent également plusieurs Français, devait consacrer un beau succès du coureur numéro 1 de Salvan, Norbert Mathey. Il triompha aussi bien dans le slalom spécial que dans le slalom géant, malgré une très vive résistance offerte par René Avanthey de Champéry et Roger Mayoraz d'Hérémence, ses concurrents les plus dangereux.

A Planachaux, Jean-Maurice Trombert, du SC Illiez, champion valaisan 1955, ne laissa pas échapper la victoire sur un terrain qu'il connaît particulièrement bien. Et pourtant il avait comme adversaires Fernand Grosjean, Andreas Hefti et autres slalomeurs d'élite. Trombert fera certainement parler de lui dans les prochaines manifestations nationales, car il a les qualités requises à tout champion : forme et style.

Les Championnats valaisans de Loèche-les-Bains, courageusement organisés par le SC Gemmi, ont mis en lumière la valeur de nos coureurs de fond beaucoup plus que celle de nos sauteurs, car là nous avons encore énormément à apprendre.

L'exploit du jour fut réalisé par Victor Kronig, de Zermatt, qui remporta la course de fond avec plus de quatre minutes d'avance sur notre champion suisse junior 1955 Lorenz Possa, du club local. D'autres belles performances furent accomplies par les représentants du SC Obergoms (qui avait délégué vingt-cinq coureurs, dont Karl Hischier, champion du monde militaire) et par ceux du SC Daviaz. Mais il en est une qui mérite tout spécialement les honneurs de la citation, c'est la course admirable du vétéran Paul Martenet, de Morgins, lequel conquiert de haute lutte la sixième place toutes catégories. A trente-neuf ans bien sonnés, Martenet reste un de nos meilleurs coureurs valaisans, de la lignée des Crettex, Bourban et Droz, et en même temps un exemple de courage et d'endurance pour les jeunes. Compliments.

Les épreuves de relais, comme il fallait s'y attendre, furent l'apanage des équipes du SC Obergoms, magnifiques d'homogénéité. Le saut vit Lorenz Possa combler tout son retard sur Kronig, à la faveur de bonds im-

peccables, et remporter le titre de champion valaisan 1957 du combiné nordique.

Nos skieurs, en particulier ceux de Verbier et de Zermatt, se distinguèrent aussi à l'étranger et en Suisse. Michel Carron et Ami Giroud dominèrent tous leurs concurrents à Megève, tandis que Peter Kronig et Simon Biner firent parler d'eux dans l'Oberland bernois et en terre fribourgeoise. Le ski valaisan, fait réjouissant, possède une pléiade de coureurs dignes de succéder aux



Victor Kronig, gagnant en catégorie élite à Loèche-les-Bains

Supersaxo, Zurbruggen, Julien, et plus près de nous, aux Bernard Perren et Raymond Fellay, si vraiment ces deux cracks renoncent définitivement à la compétition...

Si le public sportif valaisan n'a pas été choyé comme d'habitude (et pour cause) par les concours de ski, il a pu se rendre en masse autour des patinoires pour assister aux matches nombreux et parfois homériques de hockey sur glace. Tous les records d'assistance furent battus à Martigny, Sierre et Viège.

Le championnat, au moment où nous écrivons ces lignes, est terminé. Le HC Martigny fut notre meilleur club de ligue nationale B, se classant finalement second de son groupe, derrière la formidable équipe du HC Lausanne, mais détaché devant Viège, Servette et Montana. Les succès du HC Martigny, qui gagna cinq matches sur huit, sont en grande partie dus à son extraordinaire joueur-entraîneur canadien George Beach, qui terminera probablement la saison avec le club professionnel anglais Nottingham-Panthers.

En première ligue (ex-série A), Sierre s'est imposé dans le groupe valaisan après un long duel avec Zermatt. Les Sierrois sont qualifiés pour les finales de promotion. Bonne chance !

Enfin, le titre de champion de deuxième ligue ne pouvait échapper au CP Charrat, équipe bien soudée et pratiquant un hockey que bien des formations de série supérieure pourraient lui envier.

Pour mettre fin à cette chronique, disons que nos principaux clubs de football, tels Sierre, Sion et Martigny, ont repris leur activité sous forme de matches amicaux disputés hors du canton face à Nyon, Yverdon, Servette II et Malley. On sera prêt lorsque sonnera l'heure H, le 10 mars, heure de la reprise...

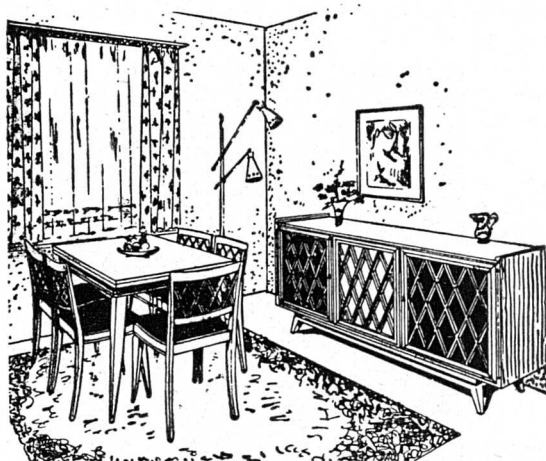
*F. Doumet*

Vainqueurs à Champéry : de gauche à droite, Bob Allegri, Trombert (vainqueur en élite), Michèle Cantova (2<sup>e</sup> dames), M<sup>lle</sup> Rambosson (1<sup>re</sup> dames), F. Grosjean (2<sup>e</sup> seniors II), Avanthey (1<sup>er</sup> seniors II) et A. Hefti. (Photos ASL, Lausanne)





Des meubles de goût qui agrémenteront  
*votre intérieur*



**Reichenbach & C<sup>ie</sup> S.A.**

Fabrique de meubles

**Sion**

Magasins à l'avenue de la Gare



**La meilleure publicité  
pour RIVELLA?**

Ce n'est pas cette  
annonce... mais ce que  
dit à ses amis celui qui  
en a goûté!

**RIVELLA**

Dépôt : André Morand, Distillerie, Martigny  
Tél. 026 / 6 10 36

**POUR TOUS VOS ACHATS**

*Grands Magasins*  
**GONSET S.A.**

**MONTHÉY ★ MARTIGNY ★ SAXON ★ SION ★ SIERRE ★ VIÈGE**

**45 rayons spécialisés à votre service**

*Depuis 25 ans appréciés de la clientèle valaisanne*





# MARTIGNY

## *centre d'affaires*

La prospérité de Martigny témoigne de son intense activité artisanale et commerciale !

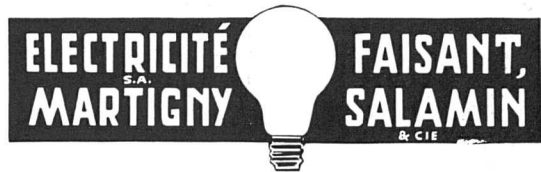


**Fromagerie valaisanne**

MARTIGNY-VILLE Place Centrale

Comestibles, légumes, charcuterie, fruits  
Prix spéciaux pour hôtels

R. RUCHET \* Téléphone 026 / 6 16 48



Les articles BALLY pour le travail et pour la ville

*Chaussures* **Modernes**  
MARTIGNY

Dans toutes les capitales du monde il y a  
**le chic et l'élégance**

à Martigny *Marie France*  
MARTIGNY Place Centrale

**BANQUE DE MARTIGNY**

CLOUIT & Cie S. A.

Fondée en 1871

*Toutes opérations de banque*

Transmissions de *fleurs*  
partout par FLEUROP

*La maison qui sait fleurir...*

JEAN LEEMANN, fleuriste

Martigny tél. 026 / 6 13 17

Saint-Maurice 025 / 3 63 22



Deux commerces, une qualité !



Le spécialiste de la montre de qualité !

Toutes les  
grandes  
marques

Oméga, Longines, Zénith, Tissot, etc.

*Une réputation à soutenir !*

Cartes postales

**ÉDITION DARBELLAY**

MARTIGNY

*La mode masculine chez* **P K Z**

Confection pour messieurs

**DUCRET - LATTION**

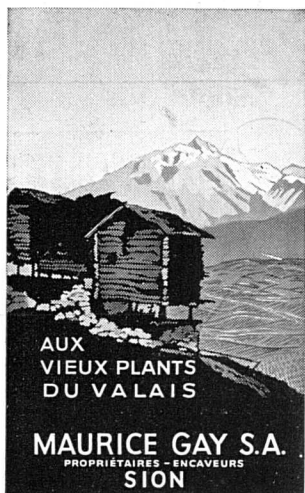
**MARTIGNY** Avenue de la Gare





# LE PAYS DU VIN

où le soleil danse dans les verres...



Médaille d'Or  
Lucerne 1954

## GRANDS VINS DE SION

Fendant „La Guérîte“  
Johannisberg „Tourbillon“  
Ermitage  
Dôle „Les Mazots“  
et

*toute la gamme des vins fins  
du Valais*

en bouteilles et demi-bouteilles



## Soleil de Sierre

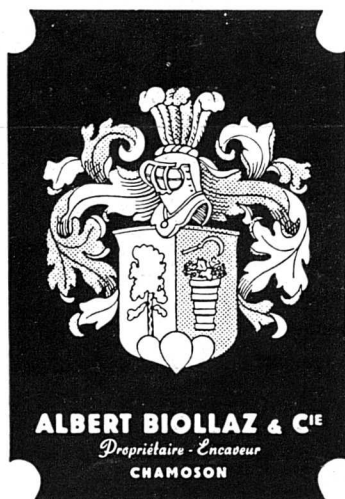
la bonne marque des

## HOIRS L. IMESCH

**SIERRE** Téléphone 027 / 5 10 65

*Qui aime un bon repas apprécie une fine bouteille et...*

*choisit nos fendants :*



**Riverettes  
Trémasières  
Ravanay**  
ainsi que nos  
grands rouges  
**Dôle  
Pinot noir**  
et nos  
spécialités  
**Johannisberg  
Amigne  
Arvine  
Ermitage  
Malvoisie  
Humagne**



*Comme dans la chanson, buvons*

« *le bon vin de nos coteaux* »

*... et faisons-le boire à nos amis !*

Signé : l'ami du vin